Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 15 (1985)
Heft: 2

Rubrik: Musiciens sur la sellette : Richard Strauss ou le plaisir fasciné

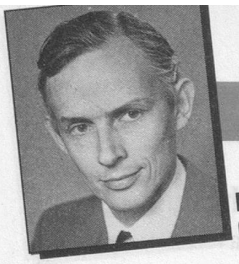
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



PIERRE-PHILIPPE COLLET

Richard Strauss
ou le plaisir fasciné

Rien à voir avec les Strauss de la valse: autre dynastie, autre monde... avec cependant la même soif de vivre, dans cette Europe menacée d'avant quatorze.

En adepte de Nietzsche, Strauss pouvait s'exclamer: *J'ai canonisé le rire!* Leçon retenue par son turbulent «Till Eugenspiel» qui fait la nique aux pédants et finit pendu. Mais le rire de Strauss n'est pas issu de la gaieté. A l'instar de «Zarathoustra», son rire *danse sur les marécages et les tristesses.* C'est une force, une vitalité, une éthique supérieure.

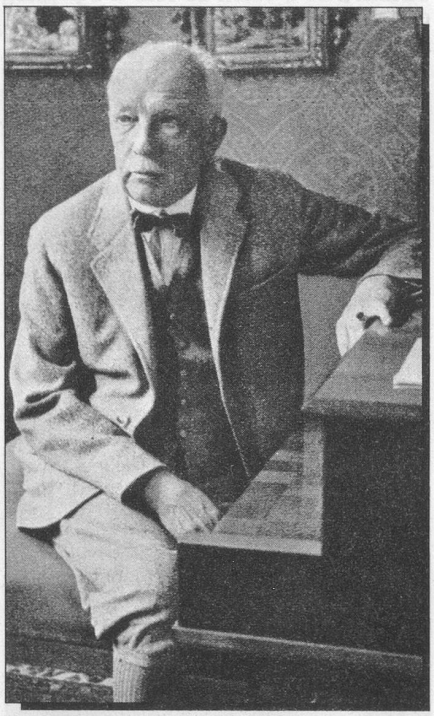
Weimar. Les génies s'y succèdent, s'y bousculent. A l'Hôtel «Erbpring», demeure de J.-S. Bach pendant près de dix ans, de modestes plaques de cuivre indiquaient aux voyageurs qu'ils occupaient la chambre de Paganini, de Wagner, d'Ibsen ou de Napoléon... L'Hôtel «Erbpring»: couloirs-coulisses d'une scène fabuleuse où avait déclamé Goethe, où Liszt avait étonné, où Wagner avait construit ses châteaux de cartes, cet opéra moderne dont rien, à l'époque, n'accréditait l'épanouissement.

Weimar fut pour Strauss, dans les années 1890, l'époque de ses vastes poèmes symphoniques, dont il venait régulièrement donner l'audition à Paris. Nous possédons les souvenirs de Romain Rolland, qui évoquait le visage aux yeux *singulièrement clairs, vagues et fixes à la fois.* Paul Dukas, lui, s'effrayait de l'audace du compositeur qui se risquait au bord du gouffre, au bord de l'anti-musique...

Strauss devait connaître la tentation exaspérante du post-wagnérisme et du symbolisme décadent, à travers la création de ses opéras «Salomé» (Salomé, nommée reine de la Décadence par les artistes de la fin du siècle) et «Elektra», drame expressionniste écrit aux limites de la tonalité, aux limites aussi de la tension psychologique et de la capacité d'audition de l'oreille.

Ce dernier opéra avait scellé la rencontre et l'amitié du compositeur et du librettiste, mieux, du poète, du copoète Hofmannstahl. Strauss apportait son barbarisme vigoureux, Hofmannstahl son raffinement aristocratique.

Curieusement, au sortir de ce dernier opéra sauvage et délirant, les deux artistes firent parallèlement un bilan qui leur prouva l'impasse de l'expressionnisme. Ensemble, ils firent volte-face, abandonnant l'héritage wagnérien pour ouvrir (les premiers!) les fenêtres



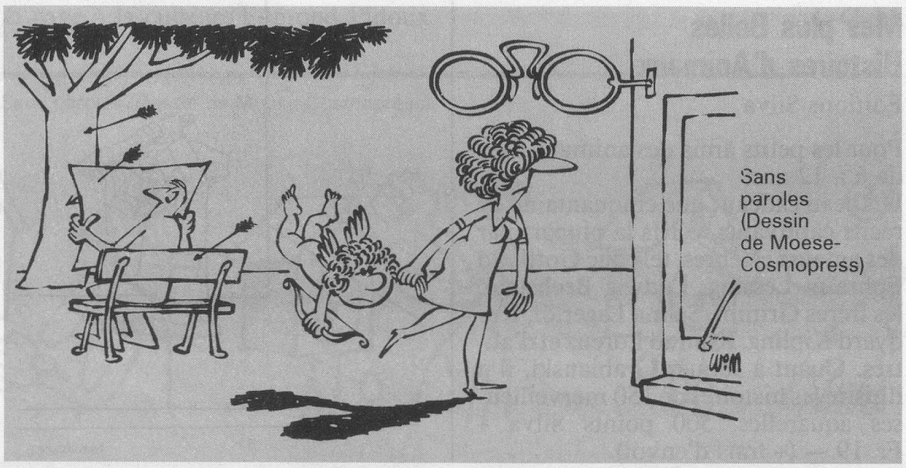
sur le monde baroque, monde non plus du fantastique, mais de la fantaisie débridée.

André Tubeuf, dans son «Richard Strauss» (Ed. Albin Michel), résume ce que fut «Le Chevalier à la Rose», le nouvel et génial opéra de Strauss et Hofmannstahl. *Au départ, c'était une comédie de mœurs dans une Vienne à miroirs, aux minauderies meurtrières. A l'arrivée, c'était une histoire d'âmes.* Ce qui est ennuyeux, avec le livre d'André Tubeuf, c'est qu'il est si parfaitement écrit qu'on voudrait le citer en entier! Quelle plongée lucide dans l'âme de ces personnages! La maréchale: la maîtresse, l'initiatrice, la femme belle encore, qui apprendra douloureusement à se déprendre de son amour pour Oktavian, le nouveau «Chérubin» allé à l'amour d'une jeune femme de son âge, Sophie. «Le Chevalier à la Rose», c'est la réinvention du sourire, tel que l'avait découvert Mozart dans ses opéras aux larmes prestement séchées, par convenance.

Autre rencontre, autre amitié, que celle de Stefan Zweig, bâillonnée par la dernière guerre, puis par la mort du poète. Strauss, âgé, devait connaître les vicissitudes du nazisme et assumer, par amour de la musique, la direction d'orchestres, la création artistique, la vie elle-même.

Sa biographie est simple. Il s'est mis en scène plusieurs fois dans son œuvre (un peintre fait bien son autoportrait), mais il n'a fait qu'écrire du bout du doigt dans le sable. Sa vraie biographie est dans ses œuvres, dans ces retrouvailles de l'âge baroque, ce monde des ors fanés et des rires, dans la simplicité de ses œuvres ultimes. «Métamorphoses», pour vingt-trois instruments à cordes, est un lumineux requiem pour ses villes brûlées. Pour la musique du XIX^{e} siècle peut-être aussi. Quant aux «Vier letzte Lieder», ils l'expriment atemporellement, à travers ce qui pourrait être la voix de la maréchale, personnage fictif qui lui donnait, quarante ans à l'avance, la leçon du renoncement, dans le plaisir fasciné.

P.-Ph. C.



Sans paroles (Dessin de Moese-Cosmopress)